

Direction le Chili en cet après-midi de décembre, à la rencontre d'un poète engagé, se revendiquant du Parti Communiste, porte-voix des peuples latino-américains, dont beaucoup de collègues et de rues, en France, portent le nom et pour qui Aragon écrivit une complainte chantée par Jean Ferrat : Pablo Neruda !

Dans « *J'avoue que j'ai vécu* », Pablo Neruda raconte qu'il a rencontré, un jour, sortant de la mine, des hommes qui le reconnaissent et récitent ses poèmes : preuve qu'il est connu, à la fois, par l'élite de son pays et par le peuple, qu'il est, à la fois, le « messenger des dieux et le chantre de son peuple » ou comme l'aurait dit Victor Hugo un « Porteur de flambeau ».

Pablo Neruda (1904-1973) est l'homme de son époque : il a connu les deux guerres, la montée des totalitarismes, s'est engagé auprès des Républicains pendant la Guerre d'Espagne ce qui va lancer sa carrière politique. En 1945, il adhère au PC et reste fidèle à l'URSS jusqu'au rapport Khrouchtchev sur les crimes de Staline (1956).

Il va décéder en 1973, douze jours exactement après le suicide du président Allende, d'un cancer selon la version officielle, mais si l'on en croit la toxine retrouvée dans ses os, ce serait à la suite d'un empoisonnement, œuvre de la junte militaire menée par Pinochet qui venait de prendre le pouvoir.

I. Une enfance sous le signe de la forêt et de la pluie

Né le 12 juillet 1904, Ricardo Reyes –de son vrai nom- décrit son père, employé des chemins de fer : blond, barbu, un peu distant ; sa mère Rosa, institutrice, décède de tuberculose alors qu'il n'avait pas deux mois. Il a peu de renseignements la concernant : il a trouvé, chez des amis, une photo d'elle sur son lit de mort et on lui a dit « qu'elle écrivait des vers ». Il sent sa présence dans les bois, dans l'odeur de la terre mouillée, de la pluie : elle est reliée à sa terre natale.

Alors qu'il n'a que deux ans, il vient, avec son père, s'installer à Temuco en Auricanie, à environ 700 km au sud de Santiago. Il est marqué par la violence des éléments : éruptions volcaniques, inondations, incendies et la beauté des petites choses ; la pluie aussi est très présente. Dans « *Chant général* », il écrit :

*« Ce que je vis d'abord ce fut des arbres, des ravins.
décorés de fleurs belles et sauvages,
un territoire humide, des forêts en feu,
et l'hiver en crue derrière le monde.
J'eus pour enfance des souliers mouillés, des troncs brisés
tombés dans la forêt, dévorés par les lianes
et les scarabées, j'eus des journées douces sur l'avoine,
et la barbe dorée de mon père partant
pour la majesté des chemins de fer »*

Les gens, dans cette région, sont des pionniers, ont une existence précaire et aventureuse ; dès l'enfance, il devra lutter : leur maison étant ravagée par les incendies, ils devront en changer à plusieurs reprises. Très tôt, il a conscience de la solitude, ne trouve pas refuge dans un au-delà auquel il ne croit pas ; pour lui, Dieu n'existe pas, ce qui l'inquiète c'est la vie sur terre.

Son père épouse en secondes noces Trinidad que Pablo Neruda décrit comme une femme douce, travailleuse, très belle. Deux enfants naîtront de cette union dont une fille Laura. Malgré cette famille recomposée, Pablo éprouve toujours de la tristesse, peut-être due à l'attitude de son père, un peu brusque. Il cherche un refuge parmi les livres : un oncle, Orlando, qui publie le journal local dira de lui qu'avant de savoir lire, il tenait déjà un livre dans ses mains... à l'envers ! C'est lui qui publiera les premiers vers de Pablo.

Une autre découverte que la forêt et la nature devient, pour lui, un symbole maternel : l'océan !

II. Les débuts d'un jeune poète

Dès 1917, à 13 ans, il écrit des vers au grand dam de sa famille qui rêvait, pour lui, d'une profession libérale.

Il s'invente un masque, un pseudonyme à 16 ans : Pablo , peut-être en hommage à Paul Verlaine et Neruda en souvenir de Jan Neruda, écrivain tchèque qui a écrit « *Le Vampire* » en 1909.

Au lycée, il se prend de passion pour Baudelaire, Verlaine : les poètes français étaient très célèbres en Amérique du Sud. Il écrit, obtient des prix, mais n'ose pas approcher Gabriela Mistral, directrice du lycée de jeunes filles de Temuco et grande poétesse chilienne qui obtiendra le prix Nobel de littérature en 1945.

En 1921, il décide de rejoindre Santiago : la ville lui paraît immense, il ne s'y plaît pas ; il est seul, perdu... Venu étudier le français pour devenir professeur de français, il abandonne l'idée pour se consacrer à la littérature. Il écrit 3-4-5 poèmes par jour.

En 1923, à 19 ans, il publie son premier livre « *Crépusculaire* », suivi un an plus tard de « *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* », un livre qui a été tiré à plus d'un million d'exemplaires au fil des années et qui, cette fois, n'évoque pas le Chili... est plus universel.

Il célèbre aussi le corps féminin : un enregistrement nous permet d'entendre la voix de Pablo Neruda lisant, en espagnol, « *Poema 15* » tiré de « *Vingt poèmes d'amour* » : une voix grave, mélancolique, lasse, presque désabusée.

*« J'aime quand tu te tais, parce que tu es comme absente,
et tu m'entends au loin, et ma voix ne t'atteint pas.
On dirait que tes yeux se sont envolés,
et on dirait qu'un baiser t'a clos la bouche. »*

III. Une double carrière d'écrivain et de diplomate

Pablo Neruda appuie le prolétariat, participe à des manifestations avec les ouvriers. Ce n'est qu'au moment des problèmes en Espagne, qu'il va se rendre compte que la poésie est aussi une arme.

En 1927, il entre au service diplomatique : il est consul honoraire du gouvernement chilien à Rangoon, en Birmanie, puis à Colombo (Ceylan) en 1928, à Batavia (Java) en 1931, à Singapour en 1932 et à Buenos-Aires.

Le 6 décembre 1930, il épouse une Hollandaise Maria Antonia Hagenaar dont il a une fille qui souffre d'hydrocéphalie. Le couple se sépare et sa femme et sa fille rentrent en Hollande.

Il revient au Chili où il publie « *Résidence sur la terre* », recueil écrit alors qu'il était en poste à Buenos-Aires. Sa particularité : il est écrit en alexandrins, mais aussi en vers de 16-17 pieds.

À partir de 1935, il est consul en Espagne où il entretient des relations amicales avec Federico Garcia Lorca (1898-1936) qu'il avait connu à Buenos-Aires et qui aura une influence déterminante sur sa vie et son œuvre.

IV. L'expérience cruciale de la Guerre civile espagnole

À l'été 1936, Franco attaque la république espagnole, appuyé par Mussolini et Hitler . Federico Garcia Lorca est fusillé ; Miguel Hernandez, autre grand poète espagnol, condamné à mort, succombe à la tuberculose en prison.

Pablo Neruda se fait, avec celle qui deviendra sa seconde épouse Delia del Carril, l'avocat de la République malgré la neutralité dont il doit faire preuve en tant que consul en Espagne. Il est relevé de ses fonctions. Complètement engagé dans cette guerre –il a vu le sang dans la rue- il devient un communiste ardent et découvre la vertu de la solidarité. Il publie, au Chili, « *L'Espagne au cœur* », véritable hymne à la gloire du peuple en guerre.

V. Le poète et le militant

Après 1938, il commence à écrire « *Le Chant général* ». De 1940 à 1943, il occupe le poste de consul général à Mexico où il fréquente les peintres fresquistes comme Diego Rivera, l'époux de Frida Khalo et où il publie « *Le Chant général* », son dixième recueil de poèmes.

Il a vu le fascisme en action et éprouve de plus en plus d'admiration pour Staline : en 1942, il écrit « *Chant d'amour à Stalingrad* » et conscient du rôle de la poésie, il attaque les poètes chiliens qui ne prennent pas parti. Le poète mexicain Octavio Paz, prix Nobel de littérature en 1990, grand ami de Neruda, critique les positions de celui-ci et un fossé finit par se creuser entre eux.

À son retour au Chili, il entreprend un voyage au Pérou où il visite le Machu Pichu ; ce voyage lui inspire un poème dans lequel il exprime son intérêt croissant pour les anciennes civilisations des Amériques. En 1946, il rencontre Matilda Urrutia, une Chilienne qui va devenir sa nouvelle muse et pour qui il écrit « *La Centaine d'amour* ».

En désaccord avec le président chilien, accusé de trahison à la patrie, il entre dans la clandestinité et quitte le Chili en février 1949 par le sud de la Cordillère des Andes.

*« Il reste que je ne suis qu'un homme,
mais plusieurs vous diront quel homme j'ai été.
J'ai toujours lutté pour le peuple et les droits
de celui-ci de se gouverner lui-même, j'en ai
frôlé la mort plus d'une fois et j'ai même
dû me sauver de chez moi pour de longues années.
Mais toujours j'ai écrit et aimé la vie. » « Le Chant général –Le Fugitif »*

Il manifeste aussi son hostilité à la politique des États-Unis, mais à partir de 1948 et surtout après les révélations de Khrouchtchev, il éprouve une grande désillusion à l'égard de Staline ; malgré tout, il restera fidèle au parti communiste, allant même jusqu'à écrire une véritable déclaration d'amour au parti : « *Ode à mon parti* ».

VI. Les derniers combats

Dans les années 50, il écrit « *Odes élémentaires* », puis « *Nouvelles odes élémentaires* » et « *Troisième livre des Odes* » en 1957. Tout au long des années 60, il continue d'écrire.

En septembre 1969, il est candidat à la présidence du Chili nommé par le parti, mais, en janvier 1970, il démissionne en faveur d'Allende qui est élu en octobre de la même année.

Le 21 octobre 1971, il reçoit le prix Nobel de littérature.

En 1973, il rédige « *Incitation au Nixonicide et éloge de la Révolution chilienne* ». Le 11 septembre 1973, un coup d'État fomenté par Pinochet renverse le président Salvador Allende ; douze jours après, Pablo Neruda, soigné pour un cancer, meurt vraisemblablement empoisonné.

« Je meurs dans chaque vague chaque jour. Je meurs dans chaque jour en chaque vague. Pourtant le jour ne meurt jamais. Il ne meurt pas. Et la vague ? non plus. Merci. »

C'est sur ces derniers mots que s'achève cette conférence consacrée à « l'un des plus célèbres poètes d'Amérique latine... [dont] la poésie, lyrique, sensuelle et engagée, chante la liberté et la fraternité d'une humanité en harmonie avec la nature. »